

DJOUMA

Le lieutenant Garnier, revenant du Congo, est installé chez sa vieille bonne-maman, au *Café de la Cuisinière*, d'où l'on entend chanter la fontaine, d'où l'on voit les bandes de canards blancs du moulin passer et repasser lentement sur l'eau tranquille du Geer.

Dans une arrière-salle, il a exposé toute une collection d'objets qu'il a rapportés de son voyage. Les Blarétois peuvent à leur aise dévisager les fétiches accroupis, au ventre plein de clous; passer leurs doigts dans la douceur des peaux de chats sauvages; soupeser des défenses d'éléphant; manier des flèches aux pointes trempées

dans des poisons mortels; examiner de tragiques chicottes portant d'équivoques taches rouges.

Mais, ce qui les intéresse davantage, plus même que le singe qui exécute des culbutes sur son piédestal dans le jardin, c'est le jeune nègre Djouma que le lieutenant a ramené avec lui.

Le lendemain de l'arrivée des voyageurs, une bande de gamins étaient aux aguets près du *Café de la Cuisinière*.

Tout à coup, Djouma arrive sur le seuil. Ils murmurent entre eux :

— Voilà le sauvage!

Ils le tiennent à l'œil, n'osant respirer...

Djouma regarde du côté des enfants. Aussitôt, ces derniers sont pris de frayeur. Jamais ils n'ont vu de nègre! Ils courent précipitamment chacun vers leur demeure, se jettent, pâles et tremblants, dans les bras de leur mère :

— Oh! Maman, nous avons vu le sauvage! Il est noir comme du charbon! Il a de la laine noire au lieu de cheveux.

— De grosses lèvres rouges!

— De longues dents blanches, prêtes à vous croquer!

— Il nous regardait avec des yeux pareils à des braises ardentes.

— Bien sûr, si nous étions restés là, il nous aurait mangés!

Les jours suivants, ils revinrent. Ils avaient pris une héroïque résolution. Tous étaient armés de leurs flèches. Ne se figureraient-ils pas qu'ils allaient au-devant des cannibales du fond de l'Afrique?

— S'il arrive, nous le tuons sûrement, dit l'un avec une calme assurance.

Pour tromper l'attente, ils déposèrent leurs armes et commencèrent à jouer aux billes. Bientôt, leur attention fut tellement absorbée par le jeu, qu'ils ne virent point Djouma qui s'approchait de leur groupe, et se mit à suivre avec plaisir les billes roulant sur le sol.

L'un d'eux, sans le savoir, se relevant sous le nègre, le bouscula : il se retourna, poussa un cri et se sauva.

Djouma rit très bruyamment de le voir s'enfuir; il ouvrit une énorme bouche et montra ses dents blanches.

Tous se retirèrent de quelques pas et le considérèrent, stupéfaits d'être encore vivants, si près de lui.

Djouma continuait à rire; il se baissa, ramassa les billes restées à terre et les lança, imitant ce qu'il avait vu faire.

Mais il était très maladroit. Les enfants, à moitié rassurés, souriaient à leur tour. Bert, le fils du cordonnier, moins peureux, fit rouler une bille, lui montrant de quelle façon il devait s'y prendre.

En ce moment, on vint rappeler Djouma : vite, il saisit la main de Bert dans ses deux mains noires et la secoua vigoureusement, baragouina quelque chose, puis partit.

Bert, du coup, fut presque un héros; ses compagnons l'entourèrent, le questionnèrent :

- N'as-tu pas eu peur?
- Ne t'a-t-il pas fait de mal?
- Laisse voir!

Bert, qui a touché le sauvage, Bert, rouge d'étonnement et d'orgueil, montre sa main, que les autres examinent avec émotion.

Le pont était jeté. A partir de ce jour, ce

fut à qui serait assez heureux pour approcher Djouma, pour le frôler, lui toucher la main, lui sourire.

Lui, se réjouit, on le voit, de la nouvelle attitude des petits blancs. Il flâne dans le village, s'arrêtant devant mille choses insignifiantes, mais neuves pour lui; il entre même familièrement dans l'échoppe du cordonnier, y ayant aperçu son ami Bert.

Djouma se sert déjà de quelques mots qu'il a appris; il dit : moi, jouer, — mais, quand il veut entamer une discussion, il devient très comique; on sent qu'il se fâche intérieurement contre lui-même de ne pouvoir s'exprimer et il lâche tout à coup un torrent de charabia précipité et incompréhensible!

Tous ses partenaires éclatent de rire.

Alors Djouma s'éloigne tristement. Il va s'asseoir seul, au bord d'un fossé, regarde le ciel : de grosses larmes roulent le long de ses joues noires.

Pauvre Djouma! Il pense sans doute à son pays dont il est si éloigné, où il comprend si bien tout le monde et où chacun le comprend...

Mais Djouma, semblable à tous les enfants, oublie vite. Le voilà de nouveau au milieu du groupe des joueurs.

Djouma se montre très serviable ; comme il est plus grand et plus fort, il vient souvent en aide aux autres : il atteint les plus belles baguettes au sommet des haies, prend les plus petits sur son dos pour sauter les ruisseaux.

Peu à peu, les rapports du négrillon avec ses compagnons devinrent plus faciles. Son vocabulaire s'étendit. Les garçons du village, de leur côté, saisirent le sens de certaines expressions congolaises que Djouma mêla à sa conversation. Loin d'avoir peur de lui, ils se prirent maintenant à le rechercher et même à l'aimer, parce qu'ils l'avaient reconnu bon et qu'il les faisait parfois tant rire.

Un matin, Bert vint au *Café de la Cuisinière* pour y retrouver Djouma ; ce dernier était à la chapelle du couvent que les sœurs l'avaient invité à visiter. Bert se dirigea de ce côté. Il aperçut de loin, sur le seuil de

l'établissement, son ami noir qui sortait justement, portant sur sa poitrine deux larges médailles dorées, attachées à deux beaux rubans, l'un rouge, l'autre bleu, qui lui entouraient le cou. C'étaient des médailles de congrégations.

Quand il vit Bert, il se mit à danser drôlement de joie, montrant ses ornements.

— Djouma, encore plus beau ! dit-il.

Il retira les rubans de son cou, en détacha les médailles, enroula le rouge à sa jambe droite, le bleu à sa jambe gauche. D'une main, il tint les deux bijoux brillants sur sa poitrine, et de l'autre, porta sur l'épaule un petit fusil en bois, de quelques centimes, qu'on lui avait donné.

— Moi, commandant !

Et il traversa le village, fier comme un général, suivi de Bert qui l'admirait fort.

Les médailles et les rubans furent déposés ensuite dans le grand coffre qu'on avait mis à sa disposition et où Djouma enfermait précieusement tous les menus objets qu'il recevait :

— Moi, Congo, explique-t-il, moi, exposition comme commandant !

Il parvint bientôt à raconter à ses amis sa vie en Afrique, à leur faire connaître les coutumes de son pays. Mais alors, il finissait toujours par s'attendrir.

Un soir, la femme du cordonnier, revenant d'un voyage à Liège, donna à Bert un bonbon qu'elle avait rapporté; elle en offrit aussi un à Djouma.

— Mama Bert, bonne, dit-il en signe de remerciement; puis, il ajouta tristement pendant que sa figure devenait plus grise :

— Mama Djouma, Congo.

— Djouma voir mama, Congo.

— Mama Djouma, tuer trois chèvres!

Et les gamins de Blarei apprennent que c'est de joie de revoir son fils, que la maman de Djouma tuera trois chèvres à son retour et qu'elle invitera parents et amis à venir manger les gigots; et que plus on est content, au Congo, plus on tue de chèvres.

Un dimanche après-midi, les cloches de l'église de Blaret sonnèrent à grands coups

espacés. Quelqu'un entra au *Café de la Cuisinière* et dit :

— Le gros Flip ne viendra plus jouer sa partie; il est mort subitement ce matin; on l'entertera mardi.

Le gros Flip, le brasseur, était un habitué du cabaret et un ami de Djouma.

Le lendemain matin, Djouma, revêtu de ses plus beaux habits, les bottines bien cirées, monte la rue. Autour de ses mollets, il a artistement enroulé les rubans rouge et bleu des bonnes sœurs; ses médailles de congrégations ballottent sur sa poitrine. Il marche droit, correct, sans regarder çà et là comme il en a l'habitude pour découvrir des figures amies. Ses traits ont un air sérieux inaccoutumé.

A la main, il porte un clairon dont il a appris assez facilement à tirer des sonneries militaires; il a frotté l'instrument avec un tel soin que le cuivre brille d'un éclat neuf.

Le maréchal, l'apercevant, lui crie :

— Ah! Djouma!

— Bonn djoû, répond-il sourdement sans s'arrêter, ni même se retourner : il en-

trait pourtant avec plaisir, à la forge !

Diabre ! pense le maréchal étonné, il a sans doute en tête quelque chose de grave...

Au tournant de la rue, se dresse l'habitation de Flip, le brasseur. La maison, avec tous ses volets clos, son profond silence, semble morte aussi, avec le maître qui est étendu sur son lit, les yeux fermés pour toujours.

Djouma gravit solennellement les trois degrés de pierre bleue usée. Sur le dernier, il se retourne vers la rue, porte le clairon à ses lèvres et, roulant de gros yeux blancs, immobile, il lance les accords les plus stridents.

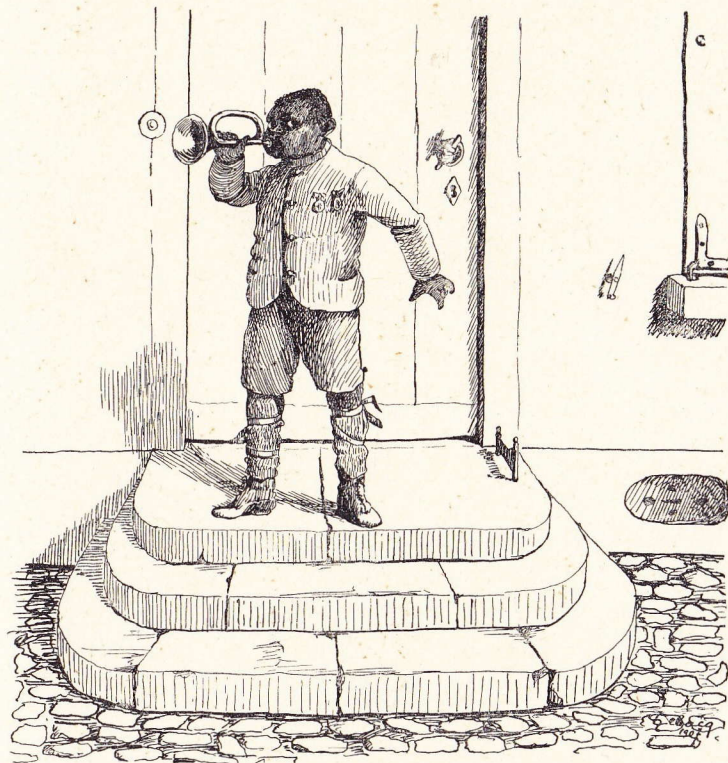
Dans le calme de cette matinée de village, cette musique éclate tout à coup : sont-ce les trompettes du jugement dernier ?

Le cordonnier dépose son alêne, le menuisier son rabot, la ménagère sa casserole, tous se précipitent au dehors, regardent, questionnent.

Les sonneries endiablées continuent.

Les plus proches voisins du défunt courent vers le négrillon qui souffle, imperturbable :

— Djouma ! Djouma !



Il faut qu'on aille le prendre par le bras pour l'obliger à descendre et à cesser.

Il est stupéfait qu'on l'empêche de jouer :
— C'est pour pauvre Mossou Flip.....
répète-t-il piteusement.

Au milieu des rires qu'on ne peut étouffer, il regagne vexé le *Café de la Cuisinière*, de son même pas grave et compassé, se demandant quel intérêt ont donc ces gens, à ne pas lui laisser rendre les derniers hommages à son ami, ce pauvre Mossou Flip!

Cependant, le lieutenant Garnier, dont la santé s'était rétablie au contact du sol natal, commençait à sentir le poids de l'inaction. Il songeait à de nouveaux voyages, et s'inquiéta de l'avenir du jeune garçon qui s'était attaché à lui et qu'il ne pouvait abandonner seul en Europe.

Il décida de le renvoyer dans sa patrie, ainsi que Djouma ne cessait de le demander. Des Pères Blancs allaient bientôt repartir pour Zanzibar; il leur confierait son compagnon qui, de là, regagnerait facilement sa bourgade.

La nouvelle du prochain départ du négri-lon émut les enfants de Blaret; il ne fut plus question que de cela dans leurs conversations et, au jour où Djouma devait s'embarquer à Anvers, ils se trouvaient tous à la gare pour lui dire adieu.

Le petit noir éprouvait aussi du chagrin à quitter le village où on l'avait tant choyé. Il répétait :

— Djouma embrasser mama, Congo; mais Djouma revenir.

Au dernier moment, il vit passer, à quelque distance de la station, Michel, le vieux voyageur de commerce que, chaque soir, au *Café de la Cuisinière*, on plaisantait sur son beau crâne luisant où il ne restait pas trace d'un pauvre petit cheveu. Il courut à lui, lui prit la main et s'écria :

— Djouma revenir Congo, Djouma rapporter beaucoup, beaucoup cheveux, pour Michel!

Le train était là. Quand il siffla pour repartir et emporter le petit nègre, les gamins du village sentirent leur cœur se gonfler, et plus d'un avait les yeux pleins de larmes...

Mais quoi! n'était-ce donc plus le petit

nègre qu'il y a trois mois à peine, ils appelaient « le sauvage »? N'était-ce pas Djouma, qui les effrayait tant? N'avaient ils pas même, un jour, organisé une expédition, au cours de laquelle il devait mourir, percé de leurs flèches?

Et maintenant, ils pleuraient de le voir partir!

Ah! c'est que d'abord ils ne le connaissaient pas, ils ne le comprenaient pas. Ils se figuraient qu'un homme est méchant parce qu'il a la peau noire, et les cheveux crépus, et les lèvres épaisses, et les dents blanches! Ils s'imaginaient qu'un homme qui parle une autre langue vous en veut et vous lance continuellement des insultes!

Ah! les sots!

Et cependant, les hommes ressemblent toujours beaucoup aux enfants de Blaret. La plupart des querelles ont pour cause des malentendus.

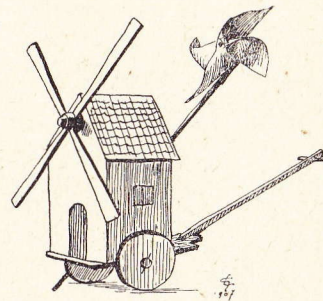
Apprendre à connaître ses semblables, à les comprendre, voilà le chemin le plus sûr pour arriver à les aimer.

HUBERT STIERNET

Contes

à la Nichée

Dessins de Georges Lebacqz



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1909

DU MÊME AUTEUR :

Pierre Lanriot. — *Bruxelles. Office de Publicité.*

Histoires du Chat, du Coq et du Trombone. — *Bruxelles.
Office de Publicité.*

Contes au Perron. — *Bruxelles. Ch. Vos.*

Histoires hantées. — *Bruxelles. Association des
Ecrivains belges.*